

COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE SUR PROGRAMME

Qu'est-ce que le romantisme ? Tout art, toute philosophie peuvent être considérés comme un remède et un secours au service de la vie en croissance, en lutte : ils présupposent toujours de la souffrance et des êtres qui souffrent. Mais il y a deux sortes d'êtres qui souffrent, d'une part ceux qui souffrent de la *surabondance de vie*, qui veulent un art dionysiaque et également une vision et une compréhension tragiques de la vie, – et ensuite ceux qui souffrent de l'*appauvrissement de la vie*, qui recherchent, au moyen de l'art et de la connaissance, le repos, le calme, la mer d'huile, la délivrance de soi, ou bien alors l'ivresse, la convulsion, l'engourdissement, la démence. C'est au double besoin de *ces derniers* que correspond tout romantisme dans les arts et dans les connaissances, c'est à eux que répondaient (et répondent) aussi bien Schopenhauer que Richard Wagner, pour nommer les romantiques les plus célèbres et les plus expressifs, sur lesquels je me suis alors *mépris – nullement* à leur détriment, du reste, comme on peut me le concéder en toute équité. Celui qui est le plus riche en plénitude de vie, le dieu et l'homme dionysiaques, peut s'accorder non seulement le spectacle du terrible et du problématique, mais jusqu'à l'action terrible et jusqu'à tout luxe de destruction, de dissolution, de négation ; chez lui, le mal, le non-sens, le laid apparaissent en quelque sorte permis en conséquence d'une surabondance de forces génératrices et fécondantes capable de transformer tout désert en pays fertile et luxuriant. A l'inverse, c'est l'être le plus souffrant, le plus pauvre en vie qui aurait le plus besoin de douceur, de paix, de bonté, dans la pensée et dans l'action, si possible d'un dieu qui soit vraiment un dieu pour malades, d'un « sauveur » ; et de même de la logique, de l'intelligibilité conceptuelle de l'existence – car la logique rassure, donne confiance –, bref, d'une certaine étroitesse chaleureuse qui chasse la peur et d'un enfermement dans des horizons optimistes. C'est de cette manière que j'ai appris peu à peu à comprendre Épicure, le contraire d'un pessimiste dionysiaque, et de même le « chrétien », qui n'est en fait qu'une espèce d'épicurien et, pareil à lui, est essentiellement romantique, – et mon regard s'aiguissant devint de plus en plus apte à cette forme suprêmement difficile et insidieuse de *déduction régressive* qui donne lieu à la plupart des erreurs – la déduction qui remonte de l'œuvre à l'auteur, de l'action à l'agent, de l'idéal à celui pour qui il est *nécessaire*, de tout mode de pensée et de valorisation au *besoin*, qui, derrière lui, commande. – À propos de toutes les valeurs esthétiques, je me sers désormais de cette distinction fondamentale : je demande, dans chaque cas particulier, « est-ce ici la faim ou la surabondance qui est devenue créatrice ? »

Nietzsche, *Le Gai Savoir*, V, §370, trad. P. Wotling, GF, 1997/2007.